

Feuilleton parut en **1843** sur le « *Mémorial de L'Ouest* ».
Françoise d'Aubigné qui deviendra **Mme de Maintenon** est née
à Niort en 1635, elle épousera en secret le roi Louis XIV en 1683.

FEUILLETON.

MADemoiselle D'AUBIGNÉ.

I.

LA VOIX CLAIRETTE.

On était à la fin de l'année 1643, au 28 novembre, et parmi la foule qui encombrait un bureau de voitures, au Havre, on entendit s'élever tout-à-coup une petite voix douce et clairette, qui, avec cet accent créole dont le charme est si puissant, demanda s'il y avait une place pour Niort.

« Oui, lui fut-il répondu du fond d'un bureau grillé. — Combien est-ce? ajouta la voix clairette. — Six petits écus, dit le bureaucrate. — Les voici. » Et en même temps une petite main, dont les petits doigts effilés sortaient d'une mitaine en soie noire, s'avança et posa sur le bord du bureau six écus de trois livres.

— Quel nom, faut-il mettre? demanda celui qui prit les écus. Après une légère hésitation, la voix clairette répondit: « Mademoiselle François. — François, répéta l'homme grillé en écrivant.

— J'ai dit mademoiselle! répliqua d'un ton si superbe celle qui portait le nom de François, que tout ce qui était dans le bureau, hommes, femmes

et enfans, se retourna pour voir la propriétaire de la-voix clairette.

C'était une petite fille de huit ans environ, plus grande qu'on ne l'est ordinairement à cet âge, et fluette comme les enfans qui grandissent trop vite; très pâle, ce qui rendait la blancheur de sa peau plus frappante, son teint se trouvait relevé par une richesse de boucles de cheveux châtain, qui retombaient avec profusion autour de son cou. Ses yeux noirs et admirablement fendus avaient surtout un cachet remarquable: c'était une fierté sauvage qui y brillait par instant, soit qu'on lui adressât trop brusquement la parole, soit qu'on frôlât sa robe en passant trop près d'elle. A l'état de repos, ils exprimaient une douceur timide, pleine de convenance et de charme. La mise de cette petite fille était propre et soignée comme celle d'un enfant appartenant à la haute classe de la société: une robe de soie puce, une mantille garnie de dentelle rehaussaient sa bonne mine; quant à son ton, peut-être un peu fier, ainsi qu'à ses manières aisées, on était tenté de chercher derrière cette petite les laquais que sans doute elle était habituée à commander. Et, la voyant seule, absolument seule, chacun s'en étonnait.

Une femme âgée, dont la mise indiquait l'office de femme de charge de grandes maisons, la considérait depuis un moment avec cette attention soutenue d'une personne qui cherche à se rappeler un souvenir; l'ayant sans doute trouvé, elle s'approcha de la petite.

« Navez-vous pas d'autre nom que celui de Françoise ? lui demanda-t-elle. »

La petite créole ne répondit à cette demande que par un mouvement d'étonnement, accompagné d'un de ces éclairs sauvages dont ses yeux conservaient le reflet un long moment encore après.

— Allez-vous à Niort, madame ? demanda-t-elle sans répondre autrement à la demande de la femme de charge.

— Je vais plus loin, Mademoiselle, répondit cette femme, entraînée par la tenue sévère de cette petite personne à lui accorder ce titre que tout en elle faisait présumer lui appartenir. — Mais... je compte cependant m'y arrêter quelques instans... Si vous voyagez seule, et si je puis vous être utile...

— Une pauvre petite fille comme moi a toujours besoin qu'on la protège, et si vous voulez, madame, être assez bonne pour cela.

— Je ne demande pas mieux, mademoiselle, répondit madame Germain (c'était le nom qu'elle s'était donné sur sa feuille de route), d'autant que j'ai, moi aussi, une fille de votre âge que je viens de conduire ici, dans cette ville, chez la mère de mon mari, car, certes, ce n'est pas moi qui laisserais ainsi aller seule mon enfant, sur des grandes routes...

— Madame ! interrompit vivement la petite Françoise, dont le front se couvrit de rougeur et les yeux se remplirent de larmes, n'accusez ni mon père, ni ma mère, ils m'avaient confié à une dame, à une amie, à une orphèle qui retournait en France ;

est-ce leur faute à eux, si cette dame est morte dans la traversée ! Oh ! que ma pauvre maman pleurerait si elle savait sa petite Françoise toute seule, obligée de débarquer seule d'un grand navire et s'en aller à Niort... Oh ! ne dites pas de mal de mon père et de ma mère ; ils sont si bons l'un et l'autre... C'est par amour pour moi qu'ils ont consenti à se priver de moi ; ils étaient pauvres là-bas. D'ailleurs, en Amérique, on ne peut pas faire son éducation ; il n'y a pas de pension, et ils m'ont envoyée en France pour faire la mienne... Je vais à Niort...

— Chez qui ? demanda vivement madame Germain, dont les yeux ne quittaient pas la petite créole.

— J'ai mes instructions, madame, répondit Françoise ; la dame qui est morte me les a données par écrit. Elle était plus raisonnable que moi, elle savait mieux que moi ce qu'il faut faire. Moi, je ne sais qu'une chose, c'est qu'à mon âge on doit obéir, et l'obéir.

— Vous pouvez au moins dire le nom de votre père ? demandèrent presque à la fois toutes les personnes rassemblées dans le bureau, et qui, à mesure que la petite créole parlait, s'étoient rapprochées d'elle.

Celle-ci regarda alternativement chacune des personnes qui lui avaient adressé cette question ; mais sans doute ne trouvant sur aucune de ces curieuses et indifférentes figures ce qu'elle savait qu'il lui fallait dire, elle répondit simple-

ment :

— Vous ne le connaissez pas ? c'est inutile de le dire.

— Mais à moi, qui vais vous servir de protectrice jusqu'à votre arrivée à Niort, vous me le direz bien, n'est-ce pas ? répliqua Marguerite Germain, bas et prenant avec amitié la main de Françoise.

— Peut-être, madame ; mais plus tard, quand je vous connaîtrai mieux.

Cet excès de prudence, dans un âge aussi tendre, étonnait chacun, et laissait qu'on ne pouvait se lasser de regarder cette enfant, qui, seule dans un bureau public, entourée d'étrangers, savait conserver toute la tenue et la retenue qu'inspirent les yeux d'une mère, et qui joignait à la modestie craintive de son sexe cette fermeté décente qui commande le respect dans sa position exceptionnelle.

Dans ce moment, le cochier, monté sur son siège, rappela les voyageurs, qui s'empilèrent comme ils purent dans une grande et large voiture, où, grâce à l'obligeance affectueuse de madame Germain, Françoise se trouva placée à son côté et bien placée. La voiture partit.

À ce moment-là, Françoise sortit un petit papier de sa poche. Il était plié en quatre ; sur une des quatre faces, il y avait écrit :

« CONSEILS. »

Elle le déplia et lut tout bas.

CONSEILS.

« Je sens que la mort s'approche, ma chère demoiselle ; qu'à défaut de mes yeux, ce papier ne vous quitte pas ; qu'à défaut de ma bouche, il vous dicte votre conduite. Lisez, et suivez les conseils de celle qui devait remplacer, quelques instans seulement, votre mère.

« À votre arrivée au Havre, vous irez aussitôt au bureau des voitures pour Niort, vous y arrêterez votre place, vous la paierez, vous bécoterez de dire votre nom de famille. Il ne faut pas qu'on sache que, par un accident, que vous ne pourriez expliquer à tous ceux qui verraient ce nom écrit sur une feuille publique, une personne comme vous s'est trouvée seule et à votre âge sur une grande route. . . Vous ne direz point non plus le nom de la parente chez laquelle vous allez, parce que ce nom ferait deviner celui de votre père. »

Ici, les conseils cessaient, soit que la sommeil, la fatigue, ou possible la mort, eussent paralysé la main qui les écrivait, soit aussi que le reste eût été dit de vive voix !

FEUILLETON.

MADemoiselle D'AUBIGNÉ. (1)

II.

LA PETITE POULE BLANCHE.

Après un voyage de trois jours, ce qui était aller très-vite, à cette époque où les chemins de fer n'étaient pas encore inventés, la voiture qui amenait Françoise arriva à Niort; et il faut rendre justice à madame Germain, elle fut d'une prévenance charmante envers la petite créole. Peut-être cette prévenance était-elle un peu trop obsequieuse, mais cela venait sans doute du caractère de la dame, que son manque d'éducation, ou un motif que nous ne pouvons encore deviner, rendait curieuse, latil-lonne, indiscrette. Françoise avait toutes les joines du monde à se défendre des embûches que cette femme lui tendait à chaque instant: tantôt c'était une observation sur l'état que lisait le père de la créole, une autre fois, une supposition sur l'endroit où elle allait; à tout cela, la petite voyageuse observait le silence le plus complet.

Aussitôt que la voiture fut arrêtée, Françoise, descendue une des premières, chercha des yeux un commissionnaire, l'appela, lui donna un paquet à tenir, et, prenant une lettre dans son sac, elle se

mit à lire l'adresse pour la redire à cet homme qui attendait ses ordres; ce qu'elle allait faire à voix basse, lorsqu'elle en fut prévenue tout haut par madame Germain, qui lisait sur son épaule.

— Madame la baronne de Neillant! je ne connais que ça, je vais vous y conduire: — Tiens aussi mon paquet, dit-elle au même commissionnaire. — C'est mon chemin, venez.

Françoise fit contre fortune bon cœur, et suivit madame Germain; elles marchèrent long-temps l'une à côté de l'autre, sans parler; ayant atteint une de ces rues de province, larges, droites, et si solitaires que l'herbe y poussait touffue entre chaque pavé, Marguerite s'arrêta, et dit à sa jeune compagne:

— C'est au bout, au bout, le dernier hôte! à droite; frappez fort et long-temps, la servante est sourde.

Puis prenant le paquet de Françoise des mains du commissionnaire et le remettant à celle-ci, elle partit, entraînant avec elle le commissionnaire et laissant la pauvre étrangère seule, au milieu d'une rue déserte.

Mais cette solitude, loin d'effrayer Françoise, la rassura: il faisait grand jour, c'était en plein midi; elle marcha droit jusqu'à l'hôtel en question, heureuse de penser que son voyage était fini, que son abandon allait cesser, et qu'enfin elle n'allait plus être obligée de cacher son nom et son pays. Elle leva hardiment le marteau de la porte cochère et frappa.

Mais elle eut beau frapper et resapper, la porte ne s'ouvrit pas, et il se faisait un tel silence dans l'intérieur de cet hôtel, que, joint à ce que toutes les jalousies des croisées se trouvaient fermées, la petite voyageuse crut que tout le monde était mort. Elle en devint pâle et froide.

— Quand vous triqueriez jusqu'à demain et les jours suivans, on ne vous ouvrirait pas davantage, dit une marchande de verdure qui passait près de là; les maîtres sont à la campagne, et la seule servante qu'on laisse de garde ordinairement a profité de leur absence pour s'en aller faire une tournée à son pays.

Pour la pauvre enfant, qui avait cru morts ceux à qui elle était recommandée, cette nouvelle fut reçue avec reconnaissance.

— Pourriez-vous me dire, ma bonne, lui dit-elle, où est la campagne de madame de Neuillant?

— Pas bien loin, ma petite mère, et si vous avez la jambe aussi bonne que l'œil, dans deux petites heures vous pouvez y être rendue. Pour sortir de cette rue, prenez la première à droite, puis la quatrième à gauche, allez toujours; vous arrivez à une grande place, vous tournez encore à gauche, puis à droite, puis. . . . Mais je vais vous conduire, vous vous égareriez autrement.

— Oh! vous me rendez la vie, dit la petite fille en essuyant son front, sur lequel le frayeur avait marqué ses angoisses.

La marchande et la petite créole marchèrent encore long-temps de compagnie. Enfin elles se

trouvèrent l'une et l'autre en rase campagne, et la marchande lui dit :

— Allez tout droit, tout droit devant vous, en alongeant le pas, et si vous ne vous amusez pas en route, vous pouvez être rendue dans deux petites heures. Lorsque vous verrez une grande grille et un bois d'acacias, vous serez arrivée. Puis elle laissa la petite voyageuse continuer seule la route.

Françoise eut bien courage et bon pied; elle marcha d'une assez bravement pendant les deux heures environ; mais ses jambes petites et faibles ne lui permettaient pas d'alonger beaucoup le pas, de sorte qu'au bout de ce temps elle n'avait pas fait beaucoup de chemin.

En voyant la ligne droite, si longue encore, le soleil si bas sur l'horizon, et la faim, de ces faims qu'on n'éprouve que lorsqu'on est très-jeune, elle soupira douloureusement. Hélas! on voyait bien qu'elle n'était pas habituée à vivre seule, et qu'une tendre mère avait dû veiller toujours sur elle. Il ne lui vint pas à l'esprit de s'arrêter, d'importe dans quel endroit, et d'acheter de quoi se restaurer; elle ne pensait qu'à une chose, elle n'avait qu'une idée: — Arriver! arriver!

Faîin, elle aperçut de loin la grille désignée; cette vue la ranima et lui fit doubler le pas; elle avait presque oublié la fatigue.

— Le château de madame la baronne de Neuillant? dit-elle à la première personne qu'elle rencontra.

C'était une pauvre petite fille de son âge, à peu

près, mais mal mise et pleurant.

— D'un sens, dit-elle, je n'y veux plus rester, la dame est trop méchante. J'ai été battue hier pour avoir laissé voler quelques poules; aujourd'hui on a pris deux dindons; je m'en vais avant qu'on s'en aperçoive. Je n'en retournerai chez nous; ma mère ne me bat jamais, elle.

— Pauvre petite! dit Française, glissant une pièce de monnaie dans la main de la petite gardeuse de poules. Vous n'ouïez pas mieux chez votre mère; mais avant, indiquez-moi où est le château, je vous prie?

— Si n'est pas bien malin à trouver, vous le voyez d'ici, répondit la petite paysanne, consolée par la vue de la pièce blanche qui brillait dans sa main brune et hâlée. A cette grande grille... à côté de laquelle il y a une petite porte en bois, et des poules, des coqs et des dindons devant la petite porte.

— Sans doute les poules, les coqs et les dindons que vous étiez chargée de garder? demanda Française.

— Sans doute! répéta la paysanne.

— Je ne m'étonne pas qu'on les prenne, si vous les laissez ainsi à l'abandon, fit observer Française.

— Dame! sont bien jouer un brick, à notre âge.

— Par cette petite porte, entre-t-on au château? demanda Française.

— Par cette petite porte on entre dans la basse-cour, on traverse un bouquet d'acacias, qui con-

duit aux offices, et de là.....

— Oh! de là, je saurai ce que j'ai à faire; merci, mon enfant.

Dans ce moment, la petite créole aperçut une jolie poule blanche qu'un chien touait sous sa patte et allait mettre en pièces; elle courut sur le chien le mit en fuite, ramassa la poule, et voyant qu'elle n'était pas blessée, mais seulement étourdie, elle la caressa, la réchauffa dans ses petites mains, et s'avança vers la porte de la basse-cour.

— Pauvre poule blanche, disait-elle en l'embrassant, tu me ressembles, tu es petite, peureuse et faite comme moi; mais rassure-toi, je suis plus grande toi, je te protégerai, comme ceux qui sont plus grands que moi me protégeront.

Tout en partant et en marchant, la petite voyageuse s'amina à faire rentrer les habitants de la basse-cour, qui ne demandaient pas mieux: il suffisait de leur ouvrir la porte; c'est ce que fit la nouvelle arrivée; puis, ayant délicatement posé sa poule blanche sur le branchage d'un arbre où elle vit les autres poules aller se percher, elle songea à suivre l'indication de la paysanne; elle passa par une petite porte fermée seulement avec un loquet de bois, et qui ouvrit sur le bouquet d'acacias. Mais à peine eut-elle fait quelques pas dans la direction du château, qu'elle apercevait à travers les arbres, qu'une voix bien connue la cloua à sa place.

C'était la voix de M^{me} Germain, M^{me} Germain, à qui elle avait dit aller chez la baronne de Neuil-

lant, qui savait où elle demeurait, puisqu'elle y venait elle aussi, et qui ne lui en avait rien dit; bien mieux, qui l'avait induite en erreur, en la conduisant à l'hôtel vide de la rue déserte. Toutes ces réflexions se succédaient en foule dans la petite tête de Françoise, et la rendaient tremblante, sans qu'elle pût se rendre compte pourquoi elle tremblait.

Malgré l'obscurité qui régnait dans ce lieu, et qu'augmentait encore la chute du jour, elle voulut regarder la personne qui était avec M^{me} Germain. A la richesse de son costume, au ton d'autorité qu'elle prenait en parlant, et surtout à sa position assise pendant que sa compagne se tenait debout, Françoise comprit que ce devait être la baronne de Neillant. Avec la vivacité de son âge et la spontanéité de ses sensations, elle allait s'élançer vers elle, lui crier : Me voici ! et se nommer, lorsque quelques paroles que prononçait cette dame et qui parvinrent à ses oreilles arrêtèrent son étonnement.

MADemoiselle d'AUBIGNÉ (*)

III.

HISTOIRE DE L'ÉTRANGÈRE.

La baronne, rêveuse et sombre, écoutait madame Germain qui, disait :

« Cette enfant et née dans le malheur, madame la baronne ; c'est comme quand on naît blond, on reste blond toute sa vie; quand on naît malheureux on reste malheureux toute sa vie; et je vais plus loin, madame la comtesse, on porte malheur à ceux chez qui l'on est. Voyez cette petite d'Aubigné, où est-elle née? dans une prison, à Niort, où son père était détenu pour dettes. C'était le 27 novembre 1635, il y aura huit ans dans trois jours: je vois encore sa pauvre mère, Jeanne de Cardillac, d'une si bonne famille de Bordeaux, avoir à peine de quoi emmailloter sa pauvre enfant... Eh ! bien, elle a eu beau, cette pauvre enfant, avoir été tenue sur les fonts de baptême par le comte François de La Rochefoucault, et par madame votre fille, la comtesse Jeanne de Baudeau, cela ne l'a pas désensorcelée. Son enfance s'est passée en prison; de la prison de Niort elle a passé au Château-Trompette, à Bordeaux; et de là elle part pour l'Amérique. Dans la traversée, elle tombe malade, on la croit

morte, on va pour la jeter à la mer; sa mère demande encore un moment pour l'embrasser une dernière fois; elle sent un souffle de vie dans sa fille, un souffle si léger qu'il fallait être mère pour le deviner, et la petite est sauvée... Enfin, il paraît que M. Constant d'Aubigné n'a pas mieux fait ses affaires dans le Nouveau-Monde que dans l'ancien, puisqu'il vous envoie sa petite-fille pour que vous l'éleviez...

— Mais comment l'as-tu reconnue, Marguerite? demanda la baronne de l'air de quelqu'un qui sort d'un long rêve.

— J'ai déjà eu l'honneur de le dire deux fois à madame la baronne; mais madame la baronne ne me fait pas, je crois, l'honneur de m'écouter. Madame se rappelle sans doute qu'à une visite qu'elle fit au Château-Trompette, il y a quatre ans, à M. d'Aubigné, son frère, qui y était encore détenu, nous fûmes témoins d'une petite scène entre la fille du concierge du château et mademoiselle François, âgée alors de quatre ans. La fille du concierge venait de recevoir un ménage en argent, dont mademoiselle d'Aubigné admirait chaque pièce.

— Vous voudriez bien en avoir un pareil; mais vous êtes trop pauvre pour cela, lui dit la petite concierge. — Cela est vrai, dit la nièce de madame; mais je suis une demoiselle, et vous ne l'êtes pas. »

Eh! bien, madame la baronne, c'est en entendant dans le bureau du Maître une petite fille relever le commis qui l'appelait François tout court, et lui dire, de ces airs que monsieur votre frère a, et que madame la baronne a aussi; mademoiselle, que j'ai reconnu le sang de la famille des d'Aubigné. C'est

pour cela, et seulement parce que cette petite était la nièce de madame, que je l'ai protégée en route; mais une fois arrivée à Niort, afin que cette enfant ne lui tombe pas sur les bras comme une bombe, j'ai pris la liberté de la conduire à l'hôtel de madame, où sans doute elle frappe encore... Qu'est-ce que madame la baronne décide?... demanda Marguerite après un moment de silence; la baronne étant retombée dans sa rêverie.

« Et que veux-tu que je décide? dit madame de Neuillant avec humeur et impatience; c'est la fille de mon frère, c'est ma nièce, je ne peux la laisser dans la rue; mais il aurait bien mieux fait de la garder chez lui que de me mettre cette charge-là sur les bras. »

Un soupir suivi de la chute d'un corps attira l'attention de la baronne; elle se leva, regarda à l'endroit où le bruit s'était fait entendre, et poussa un cri d'effroi à la vue d'un enfant étendu à terre sans connaissance.

« C'est elle, madame la baronne, dit Marguerite, qui s'était approchée; c'est la petite voyageuse, c'est mademoiselle d'Aubigné. »

Quand la petite revint à elle, elle se trouva au milieu d'un salon bien éclairé; elle reconnut madame Germain dans la personne qui lui rendait des soins, et dans la dame droite et grande qui l'examinait froidement, la dame du bosquet d'acacia, la baronne de Neuillant.

« Ma tante! dit la pauvre enfant, en voulant se lever pour aller saluer la baronne.

— C'est bien, mademoiselle, lui répondit sa tante en lui faisant de la main un signe sec et froid; sui-

vez madame Germain à l'office, et demandez-lui ce dont vous avez besoin.

— Oh ma pauvre mère ! dit la petite, marchant tristement derrière madame Germain, si tu avais su quelle réception attendait ton enfant ? . . »

IV.

LA BASSE-COUR.

On coucha Françoise dans une fort jolie chambre. Le lendemain, à son lever, une couturière vint lui prendre mesure pour lui faire des robes, le cor-donnier lui apporta de la chaussure, le coiffeur vint forcer ses belles boucles brunes à boucler d'une autre façon que la nature l'avait ordonné ; on lui servit à déjeuner ; mais quand elle demanda sa tante, on lui répondit qu'elle était occupée.

« Des robes, des beaux souliers, de tout, excepté des caresses, disait-elle, en se promenant tristement le long des charnières qui huraient le parc ; à tout Dieu ! qu'on était mieux chez maman, où on n'aurait de tout, excepté de caresses. »

Tout en marchant, elle s'appuyait de la basse-cour ; elle en ouvrit la porte, sans intention sans doute. Une belle poule blanche vint au-devant d'elle, et sembla la saluer d'un cri joyeux ; c'était la petite poule blanche qu'elle avait arrachée la veille aux pattes du chien ; elle la reconnut à une de ses ailes dont les plumes étaient froissées.

« Viens, lui dit-elle en la prenant, viens ; tu es seule comme moi, sans mère comme moi ; personne ne t'aime ici ; c'est encore comme moi. Eh ! bien, je t'aimerai et tu m'aimeras ; nous ne serons plus

seules ni l'une ni l'autre. Viens, aime-moi bien, ma belle poule blanche, je t'en prie, c'est si bon. »

Ce fut ainsi que la petite Françoise d'Aubigné fit son entrée chez sa tante, où on l'avait accueillie comme on reçoit quelqu'un qu'on n'ose mettre à la porte, sans peine comme sans plaisir, avec l'indifférence la plus désolante. La pauvre enfant sentait cet abandon, et en pleurait bien souvent en cachette ; sa poule alors recevait ses larmes et l'expression de ses regrets touchans. Certes, si on l'eût entendue, on en aurait eu pitié ; mais qui l'aurait entendue ? personne ne l'écoutait, personne ne s'intéressait assez à elle pour cela. Ainsi le pauvre enfant, ne trouvant que dans la basse-cour des êtres dénués de raison, mais non de sensibilité, qui fêtaient sa venue, accouraient à sa voix, l'entraînaient à son approche, et accueillirent, on aurait dit avec reconnaissance, les graines de mil qu'elle leur jetait, le pauvre enfant, dis-je, y passait une partie de ses journées ; les domestiques avaient fini par lui abandonner le soin de cette partie de la maison. *

« J'ai commencé par régner dans une basse-cour, disait-elle plus tard, alors qu'elle régnait sur la France. »

Mais n'anticipons pas sur les événemens, et voyez par quels échelons d'infortunes cette femme vraiment extraordinaire atteignit l'échelon de la fortune.

La raison d'ou vivant exposé au malheur est semblable au fruit qu'une feuille protectrice ne garantit pas des ardeurs du soleil ; elle mûrit avant le temps ; des pensées tristes, des réflexions dou-

lourdeuses avaient remplacé chez Françoise l'insouciance gaîte de l'enfance.

« Cette petite est sauvage et sombre, disaient ceux qui la voyaient ainsi chez madame de Neuillant. Hélas ! cette malheureuse est fière, qu'il falloit dire ; car cette enfant possédait déjà la fierté du malheur. »

Deux ans se passèrent ainsi. À cette époque, M. Constant d'Aubigné étant mort, sa veuve repassa en France, et Françoise fut rendue à son amour, à ses caresses ; mais madame d'Aubigné, obligée d'aller solliciter quelques dédommagemens pour ses enfans (elle avait encore un fils plus âgé que sa fille), plaça cette dernière aux Ursulines de Niort ; madame de Villette, une autre sœur de M. d'Aubigné, payait sa pension. Cette enfant extraordinaire ne voulut pas y rester long-temps ; elle apprit un jour, par l'indiscrétion d'une religieuse, que sa mère vivait du produit de son travail.

« Je sais travailler, mais aussi, dit-elle à madame d'Aubigné, nous serons deux à vous faire vivre. Ah ! ma chère mère, laissez-moi près de vous, à deux on peut délier le malin. »

Elle avait douze ans lorsqu'elle parlait ainsi ; madame d'Aubigné ne put résister à une prière si touchante et si naturelle. Elle emmena sa fille à Paris, et l'installa avec elle dans une chambre mansardée de la rue Saint-Honoré ; M. d'Aubigné fils, plus âgé que sa sœur, venait d'entrer dans les pages de Louis XIV.

MADemoiselle d'Audigné (*)

V.

LA MANSARDE DE LA RUE SAINT-HONORÉ.

Dans la maison où était située cette mansarde, on ne s'entretenoit que du dévouement d'une jeune fille de quatorze ans, qui, fuyant tous les plaisirs de son âge, passait sa vie à coudre, à broder, et, ne trouvant pas sans doute le travail du jour suffisant, y consacrait encore une partie des nuits ; c'était une jeune fille noble, disait-on, mademoiselle d'Aubigné. Ainsi, quand vers le soir, et en compagnie de sa mère, elle descendait l'escalier pour aller rendre l'ouvrage du jour, chacun se rangeait respectueusement pour la laisser passer ; ce n'était pas la beauté naissante qu'on adorait en elle, ni celle taille déjà pleine de majesté et de séduction ; c'était la touchante pâleur qui voilait ses traits, et cette modestie honnête qui lui faisait baisser ses beaux yeux en redoutant le salut qu'on lui donnait sur son passage.

Un jour, ce fut un cercueil qu'on descendit de

cette chambre : madame d'Aubigné était morte ; et pendant quelques jours, la porte de la mansarde ne s'ouvrit pas davantage que si la jeune orpheline était morte aussi. La vieille portière fut la première qui osa frapper à la porte ; elle lui fut aussitôt ouverte par mademoiselle d'Aubigné, habillée de noir, et si blanche, si pâle sous tous ses voiles de deuil, qu'on aurait dit que la vie s'était retirée de son beau visage pour suivre sa mère au tombeau.

« Avez-vous besoin de quelque chose, mademoiselle ? Ce fut tout ce que put dire cette brave femme devant une douleur si grande, si calme et si résignée. »

Une larme glissa lentement sur la joue de l'orpheline.

« Je n'ai pas de quoi payer vos obligations, dit-elle simplement. »

— Oh ! que mademoiselle ne se gêne pas, répliqua cette femme. Mademoiselle est honnête et sage, elle sera riche un jour ; la mère Pitois n'en manquera pas pour un bouillon de plus ou de moins, pour un peu de temps donné à celle qui donnait tout le sien à sa mère. »

Françoise, en larmes, couvrit son visage de son mouchoir ; et ces deux personnes se comprirent.

Madame Pitois rendit à cette jeune fille tous les services qui dépendaient d'elle.

Mais mademoiselle d'Aubigné était de trop bonne famille pour qu'aussitôt qu'on eut su sa détresse, cette

famille ne se hâtât pas d'accourir. Un matin, trois mois après la mort de sa mère, un carrosse s'arrêta avec fracas devant la porte de l'allée obscure qui conduisait au rude escalier que l'orpheline n'avait ni monté ni descendu depuis la mort de sa mère ; une grande dame en descendit, froide et parée. Elle demanda mademoiselle d'Aubigné, et fit bien attention à ne pas frôler de sa robe de soie les humides parois du corridor et de l'escalier ; puis s'étant fait indiquer sa chambre, elle voulut s'y rendre seule.

Au luxe du paillasson qui décorait la seule porte entre douze ou quinze qui se trouvaient à la file au front de la maison, cette personne devina la chambre de l'orpheline ; elle frappa ; on ouvrit sans demander qui ; mademoiselle d'Aubigné ne recevait pas de visite ; la portière troublait seule sa triste solitude ; elle crut que c'était elle ; à la vue de la belle dame, elle laissa échapper un mouvement de surprise.

« Madame de Neuilant ! dit-elle. »

— Qui vient vous chercher, répondit celle-ci sans tendresse comme sans froideur ; j'arrive de Niort. Je n'ai appris qu'hier au soir la mort de votre mère, votre abandon... Vous êtes la fille de mon frère, vous ne pouvez rester ainsi seule, mon hôtel vous est ouvert ; suivez-moi, ma nièce. »

Françoise regarda avec un mélange d'angoisse et cependant de reconnaissance cette femme qui lui

ouvrait son hôtel sans lui ouvrir ses bras, et elle eut comme un frémissement de peur par tout le corps.

Madame de Neuillant était une de ces personnes à l'esprit étroit, qui, tout en remplissant strictement ce qu'elles pensent être leur devoir, ignorent complètement la consolante mission pour laquelle Dieu les a mises sur la terre. Françoise avait déjà eu, malheureusement, et toute petite, l'occasion de la juger. Elle savait que chez sa tante elle ne manquerait ni des vêtements, ni des alimens du corps; mais des vêtements et des alimens du cœur, qui sont les douces paroles et les caresses... Hélas! qui les lui donnerait!... son jeune cœur en était à l'avance brisé et grelottant.

Toutefois, il n'y avait pas à hésiter, ni surtout à penser à faire attendre madame de Neuillant, assise sur une chaise de paille, dans une chambre corralée, nue et froide. Françoise se dépêcha donc à réunir ses effets en un petit paquet, puis, détachant de la muraille un crucifix en bois d'ébène, sur lequel un Christ en ivoire était sculpté, elle le prit, et, se tournant vers sa tante, elle dit avec autant de raideur peut-être que sa tante aurait pu le dire :

« Je suis prête, madame. »

La baronne de Neuillant passa devant; mademoiselle d'Aubigné la suivit, mais les yeux tournés en arrière et attachés sur ce lit, sur cette chambre où, pendant l'enfance, elle avait vécu près de sa

tendre mère pauvre et heureuse; l'estomac souvent malade, mais le cœur toujours content. Un soupir douloureux s'échappa de son sein, lorsqu'elle cessa de voir le dernier asile où celle qui lui avait donné la vie avait laissé la sienne... Elle hâta le pas; on passait devant la loge du portier :

« Tenez, dit-elle en tendant son petit paquet à madame Pitois, je vous donne tout ce que je possède, prenez pendant que je suis encore maîtresse sous le toit que ma mère a payé; prononcez, car demain, car dans une heure je n'aurai plus rien à moi, pas même moi. »

Et, serrant dans ses deux jolies mains la main de cette femme, chez laquelle elle avait trouvé amitié, servage, elle s'élança sur les traces de sa tante, déjà assise dans son carrosse, et prit incontinent la route de Niort.

LA ROBE COURTE.

Ce que mademoiselle d'Aubigné avait prévu arriva; si sa jeunesse se passait triste, longue et désolée dans une maison où jamais une parente ne venait relever celle jeune âme, abattue et froissée par le vent du malheur, elle frémissait en pensant à cette suite ininterrompue d'années qu'elle avait encore à passer ainsi avant d'être vieille, et d'aller rejoindre sa mère au ciel. Un événement bien puéril, bien simple, bien nuis même en apparence, vint changer la destinée de cette jeune fille.

Madame de Neuillant allait tous les ans à Paris, et chaque fois elle ne manquait jamais de se rendre aux réunions de Scarron, auteur comique, vieux

garçon, infirme, et si gai, si aimable, si charmant d'esprit, qu'il recevait chez lui la meilleure société de Paris, madame de Sévigné, mademoiselle de Scudéri, les Conluges, les d'Albret, les Saint-Exremont, enfin ce qu'on appelait la cour et la ville. Voyant un jour sa nièce si grande et si belle, madame de Neuillant imagina de se faire accompagner par elle.

Le cœur battit à cette fille, en pensant qu'elle allait paraître pour la première fois dans un monde d'élite comme celui-là; elle sentit une de ces peurs qu'on n'éprouve qu'à l'approche d'un grand danger: ce fut presque en frémissant qu'elle songea à sa toilette.

Il y avait deux ans que François était chez sa tante. A l'époque où elle-el l'avait recueillie, on lui avait fait un trousseau à peu près complet; mais ce trousseau n'avait pas été renouvelé depuis, et mademoiselle d'Aubigné, qui, de quatorze à seize ans avait énormément grandi, trouvait quand elle voulait choisir une robe, que les jupes et les tailles en étaient trop courtes. Que faire? Il n'y avait aucun moyen de remédier à cet inconvénient. François se consola en pensant à son peu d'importance, et que, certes, dans le cercle de célébrités où elle allait paraître, personne ne s'occuperait d'une petite fille comme elle. Elle s'habilla donc sans trop de souci de sa toilette.

La voilà donc assise dans le carrosse de sa tante,

roulant vers la maison de Scaron, et certes pensant beaucoup plus à ce qu'elle allait voir qu'à y montrer sa petite personne; habituée, hélas! à passer insperçue partout où elle était allée jusqu'alors.

On entra : les lumières, le mouvement, les belles parures, ce caquetage brillant et séduisant d'un monde habitué à ne dire que de jolies choses, tout cela éblouit d'abord mademoiselle d'Aubigné, l'étourdit et l'empêcha pendant un moment de bien se rendre compte de ce qui passait à son entrée; mais ce premier moment passé, lorsqu'elle se hasarda à lever les yeux et à regarder autour d'elle, elle resta comme saisie d'effroi en voyant tous les regards fixés sur un seul point du salon, sur le point où, debout et émue, elle s'appuyait sur le dossier du fauteuil de sa tante; elle crut d'abord que c'était madame de Neuillant qu'on regardait ainsi; mais à l'étonnement curieux qui brillait sur toutes les physionomies, à toutes ces bouches qui chuchottaient entre elles, la jeune fille eut comme une révélation intime que ce n'était pas de madame de Neuillant qu'on s'occupait, mais elle, bien elle qui fixait ainsi l'attention. Qu'avait-elle donc de si extraordinaire? elle se creusait la tête pour le deviner, lorsqu'enfin, cela lui sauta au cerveau: c'était sa robe d'il y a deux ans, sa robe à courte taille et à jupe étroite et courte, qui causait ainsi cette espèce de scandale, du moins le jugeait-elle ainsi. Alors il

lui prit une de ces hontes naïves et pures auxquelles une jeune fille résiste rarement. Ne pouvant éviter tous ces regards qui arrivaient à travers l'espace jusqu'à elle, et venaient pour ainsi dire lui larder la peau, elle devint rouge et confuse; si rouge et si confuse, que les larmes jaillirent de ses yeux et inondèrent son visage.

« Et cependant, combien elle se trompait! Ce que chacun examinait et admirait n'était ni sa robe courte, ni son costume un peu passé de mode; mais bien cette beauté chaste, d'autant plus belle qu'elle s'ignorait elle-même, et qui illuminait ainsi toute sa gracieuse personne; mais bien, ce linéaire embarrassé, cette honnête gaucheerie qui sied si bien à la jeunesse, et jusqu'à ces larmes, qui, en révélant son innocente candeur, étaient un charme de plus.

Scaron, que ces larmes étonnèrent, ne put s'empêcher de demander quelle était cette jolie petite fille qui pleurait parce qu'on la regardait. On lui répondit que c'était mademoiselle d'Aubigné. Il sut qu'elle était pauvre, peu heureuse chez sa tante. Le motif des larmes qu'il lui avait vu répandre le ravit, et lui donna l'idée de l'arracher à cette vie froide, à cette atmosphère à laquelle, pauvre petite fleur venue en terre chaude, elle ne pouvait s'acclimater; il lui offrit son nom et sa main.

Cette robe trop courte devint donc la prélude de la haute fortune de mademoiselle d'Aubigné; car,

devenue madame Scarron, elle se trouva placée dans un cercle ; elle put déployer enfin toutes les richesses de son esprit, tous les charmes de sa conversation ; elle contait si agréablement, qu'un jour, à un grand dîner chez elle, son domestique lui dit à l'oreille :

— Une histoire, Madame, le rôti manque aujourd'hui.

Et personne ne s'aperçut de l'absence de ce plat.

Bonne, douce et pieuse, madame Scarron adoucit les derniers instans de son mari, qui mourut en la bénissant, et la laissa veuve et pauvre à vingt-six ans. Sa misère n'étant un secret pour personne, madame de Richelieu lui offrit un appartement dans son hôtel ; mais sa fierté l'empêcha d'accepter. Elle aima mieux avoir encore une fois recours à son aiguille, qui (elle était si habile ouvrière) ne la laissa manquer d'aucune des premières nécessités de la vie.

Mais, comme le vrai talent perce toujours, il faut bien vous convaincre de cette vérité, mes jeunes lecteurs et lectrices ; ce fut dans son modeste asile qu'on alla chercher la veuve de Scarron pour élever les enfans de Louis XIV, qui récompensa une partie de ses soins en lui donnant le château de Maintenon et le droit de prendre le titre de comtesse, qu'il lui donna, lui, tout le premier.

Ce grand roi sut deviner tous les trésors de science et de tendresse que cette femme charmante

recélait, et pour ainsi dire cachait en elle ; lorsqu'il fut veuf, ne pouvant offrir ostensiblement le titre de reine et le partage du trône de France à la veuve de Scarron, il l'épousa secrètement : elle mourut alors dans sa quarante-troisième année.

Madame de Maintenon fonda Saint-Cyr, cette belle institution de jeunes filles où elle se retira à la mort du roi, qui eut lieu le 1^{er} septembre 1715, et où elle vécut heureuse et aimée jusqu'au dernier moment de sa vie. Sa mort, qui arriva le 17 avril 1749, fut douce ; elle souffrit peu, et eut l'air seulement de s'assoupir : elle avait alors quatre-vingt-trois ans et quelques mois.

Madame de Maintenon fut un des plus grands exemples des vicissitudes humaines : deux fois le travail de ses mains la fit vivre ; la vertu et la sagesse l'élevèrent jusqu'aux plus grands honneurs.

(Fin.)

Cette nouvelle entièrement inédite est extraite d'un charmant ouvrage de madame Eugénie Fox.

http://www.wiki-niort.fr/Madame_de_Maintenon

wiki niort